



MONIQUE W. LABIDOIRE

**Monique W. Labidoire** est née à Paris pendant la seconde guerre mondiale. Ses grands-parents et ses parents, des émigrés hongrois ont fui le fascisme de leur pays en 1923 pour retrouver l'occupation nazie en France de 1939 à 1945. Son père est déporté et gazé à Auschwitz. Ces événements ont marqué l'enfant, puis le poète. Études secondaires au Lycée Edgar Quinet. Sa rencontre avec Guillevic en 1962 sera déterminante pour son devenir de poète. Elle n'a cessé d'animer des ateliers de poésie dans divers lieux tout en menant une vie professionnelle dans un cabinet d'études. Depuis quelques années elle anime, à Paris, le « **Mercredi du Poète** » où sont reçus les poètes contemporains dans toute leur diversité. Elle collabore à de nombreuses revues et participe à des colloques tant en France qu'à l'étranger.

**Collaborations aux revues :** *LittéRéalité* (Université York à Toronto) *Poésie Première*; *Rimbaud Revue*; *Poésie-sur-Seine*; *Jointure*; *Les Hommes sans épaules*; *Cahiers de la Baule* et autres collaborations ponctuelles.

**Animation et présentations de poètes :** Le Mercredi du Poète : Arts et Jalons, Aliénor, Société des Poètes Français, Pen-Club...

Grand Prix du Président de la République pour l'an 2000, Grand Prix de la Ville de La Baule en l'an 2000 pour *Mémoire du Danube*  
Voir Bibliographie, p. 14-15.

DOUZE POÈMES INÉDITS EXTRAITS D'UNE SUITE INTITULÉE :

## DU TEMPS



**D**u fil tendu au premier cri de la naissance jusqu'à l'ultime passage, il y a des rêves. Des rêves assourdis et masqués. Ce fil grince sous le poids des mots et la bouche décharge syllabes et voyelles dans son sac de peau ridée.

Il y a des rêves dans la toile de l'araignée, tisserande alunée à la destinée. Au fil du temps, l'espérance remplace le chagrin et c'est une longue respiration qui donne souffle aux étoiles visibles en plein jour.

Les mots se cherchent au long des routes et tracent de sève le labyrinthe où disparaissent ceux que nous cherchons. Ils étaient là, ils ne sont plus.

Égarés, nous déchirons violemment la toile afin de circonscrire tout danger de brasier, de noyade, de chute. Il y a démarcation. Poursuivre nécessiterait trop de colère.

À chacun ses morts.

Des petits cailloux sur la pierre grise. Une brassée de lilas. Une rose enlacée de feuilles. Ceux qui marchent entre les pierres relèvent çà et là un nom, une mémoire, plantent de leurs doigts lourds quelque bruyère persistante aux saisons, marquent ainsi leur étoile d'ombre.

Aller vers un lieu inconnu.

Au petit matin du monde la question s'interroge d'humus et de rosée. Distant, la rose elle-même coquette ses pétales et congédie ses épines à la postérité. L'inexploré impose ses devinettes et renvoie à l'expérience de laboratoire pour découvrir mystères de raison.

Alors le ciel n'est qu'une vastitude de trouées et de nuages que le soleil éclaire ou ombre selon ses humeurs. Il n'y a plus rien à voir. Au-delà de cette limite tout a été vu.

Le sable a glissé doucement entre les doigts, le pied a imprimé sa marche sur la plage mouillée de la marée, descendant vers son éternité tandis que le vivant paie son tribut à un potentat non identifié.

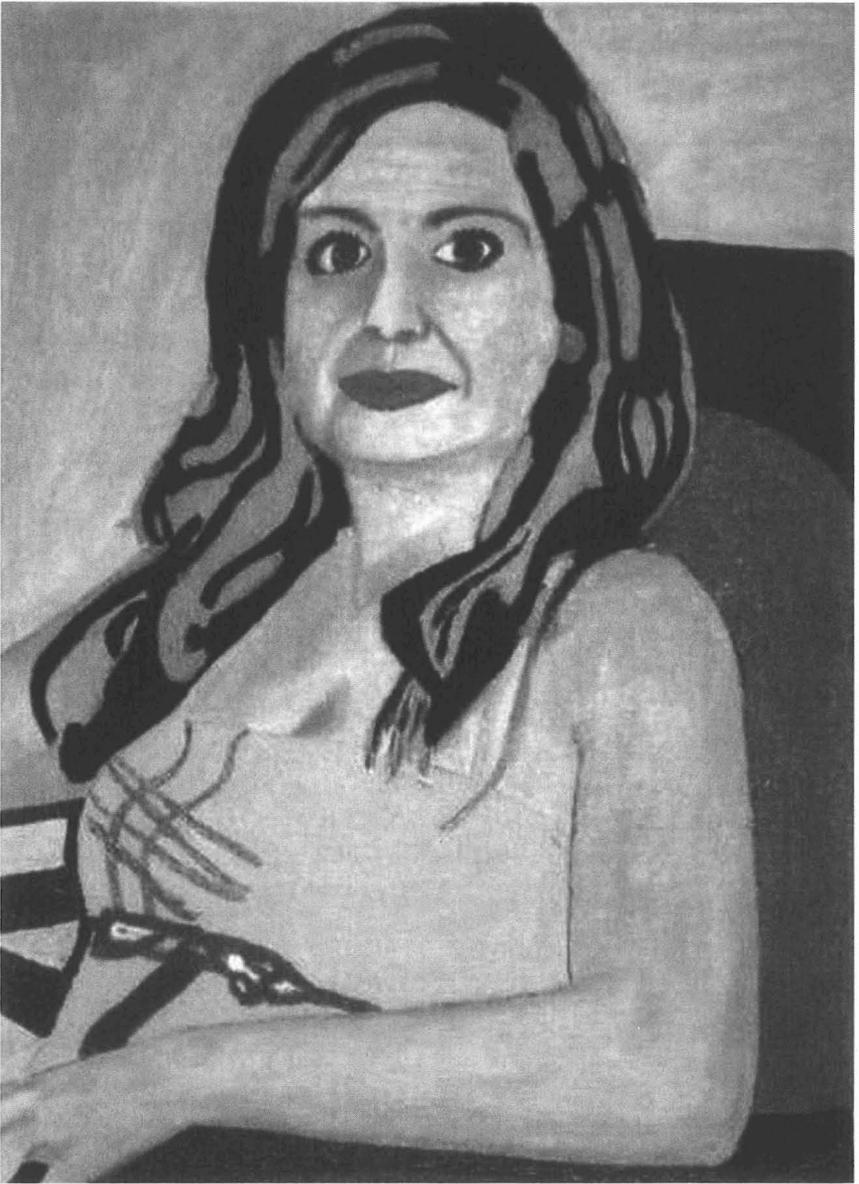
À chacun ses vivants. Aussi.

Quand la lumière s'épanouit et réjouit les champs fertiles, qu'elle cogne les rivières ténébreuses, qu'elle s'allonge sur le sable des plages, qu'elle vénère la pierre debout, qu'elle caresse la branche de laurier rose en attente d'un plaisir léger de vent de feuilles et qu'enfin elle se repose derrière la lune et les étoiles.

Ce qu'on veut nommer le grand tout funambule sur le chemin et divague accroché aux roches, aux frontières, aux branchages agrippés eux-mêmes aux ravines. Il y a encore à voir.

Le poème s'incarne dans quelque beauté d'appel et décline l'imparfait et le plus-que-parfait avec autant de tension haute que de basses eaux. S'arrête le souffle dans sa cage fermée à tous les vents.

Quelque voix off glorifie l'écureuil croquant la pomme de pin, l'araignée du soir, le chien d'or couché sur la pierre fraîche, les grappes de fleurs jaunes, la forêt craquante de bois sec, les pissenlits et chaque brin d'herbe du poète.



*Katie*  
DENIS BOUCHARD (Toronto)

**Denis Bouchard**, ancien professeur de littérature française et québécoise à l'Université de Toronto, est aussi poète et peintre. Il nous offre de temps en temps le plaisir de ses vers bien tournés et plein d'esprit.



**Poème à Katie**  
(Sonnet à l'anglaise)

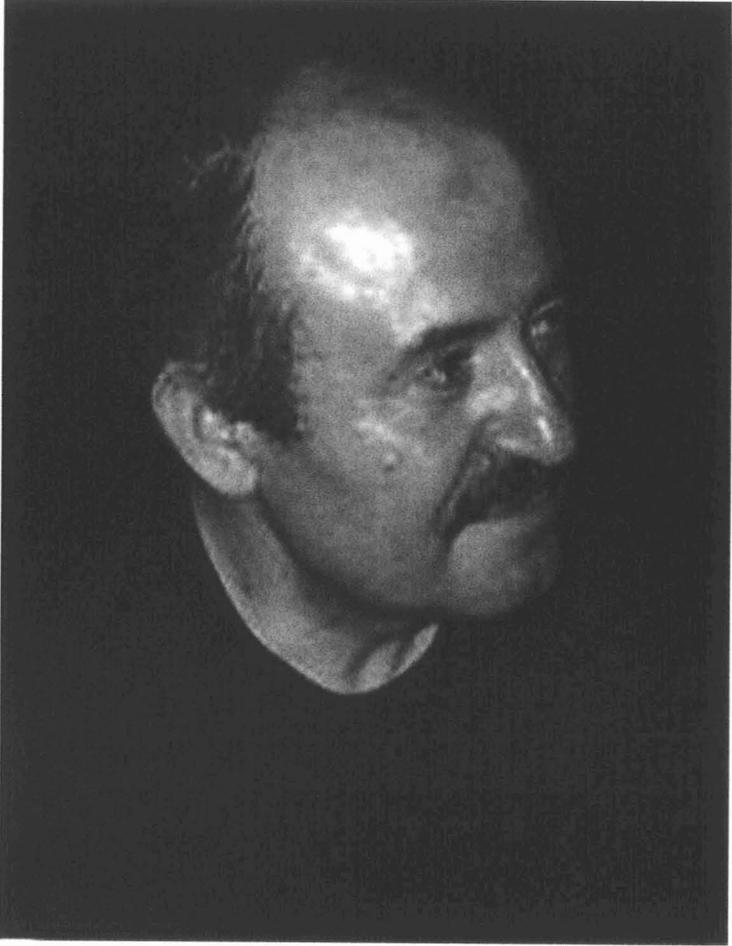
Ne porte pas trop lourd contre mon cœur :  
au lieu de se soumettre, il te mordra !  
Et toi, tu pleureras comme en ce triste  
soir de novembre où je t'ai rencontrée.

On n'a guère besoin des querelles d'amants.  
Tu es belle, je sais ; le dis ; le crois...  
Les gars de vingt ans voudraient ma recette :  
« Séduction sans cannette : bière-béquille ! »

Ne t'enfuis pas non plus dans la pudeur  
fausse. Je t'y laisserais sécher. Fi  
au mauvais sort et à tous ses ouvrages  
injustifiés. Le Mal qui me dévore

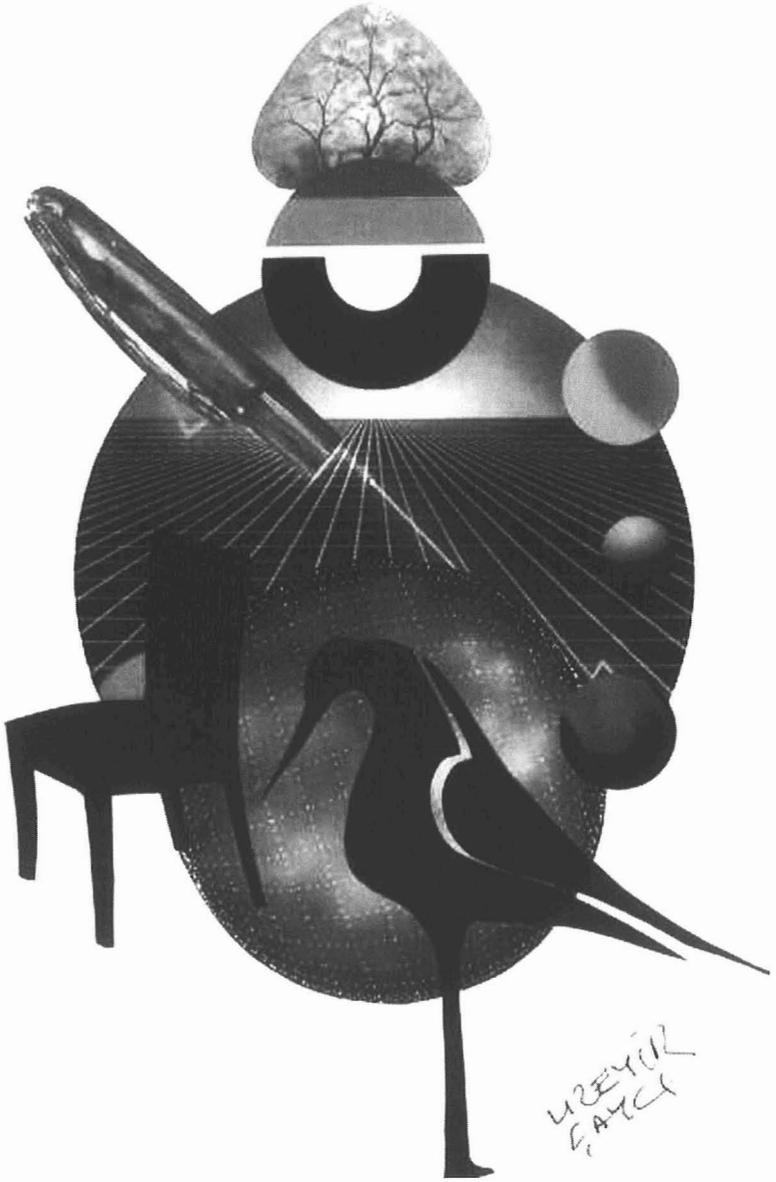
c'est ta perverse Beauté, recouverte  
de truquages suggestifs, inoubliables.

(17.09.2007)



UZEYİR ÇAYCI

# Comptes rendus



UZEYİR ÇAYCI

**Rémy-Sylvestre Bouelet.** *Au-delà de l'oubli.* Dschang University Press, 2006, 102 p.

**D**ans la présentation liminaire du recueil, on pourrait, en une phrase lapidaire dire à propos de Bouelet : un poète est né. Et pour cela, il a fallu du temps ! Du temps en effet pour que ce professeur d'université de 52 ans trouve le moment venu pour dévoiler au lectorat son « langage intérieur » par le biais de la poésie.

*Au-delà de l'oubli* est ainsi le fruit d'une longue parturition, de la propre confession même de l'auteur, lui qui a longtemps flirté avec la poésie dans les amphithéâtres : « Par habitude et dressages successifs, je suis devenu poète [...] ». Le recueil se présente dès l'abord comme l'aventure d'une écriture que le poète reconnaît avec humilité comme étant parsemée d'incidents : « Je serai taché de nombreuses erreurs, mais cela n'est-il pas l'essentiel ? »

Le premier sentiment perceptible à la lecture des poèmes de ce recueil est la joie du poète qui, comme un jeune veau né dans la pénombre d'une étable, et qui découvre peu après la lumière du jour, se plaît à se mouvoir dans l'espace du poème où il joue avec les mots dont les sonorités se combinent de temps en temps en une harmonie imitative traduisant tantôt la douceur d'une rencontre,

L'hommage de ton image  
Meubla les mages  
De ton visage

tantôt le vif désir de s'exprimer avec clarté :

Je voudrais lui dire mon angoisse  
Dire mon espérance  
Lui dire de dire aujourd'hui  
Dire aujourd'hui  
Et rire du passé

Ce jeu avec les mots, mieux qu'un jeu de mots, traduit chez le poète sa sensibilité à l'égard de la musique et la conviction que la poésie se fait bien avec les mots qu'avec les idées. La grande partie du recueil est alors consacrée à la célébration de la poésie comme art où les mots Parole, Plume, Écriture, Mots, Poème, Vers, etc., reviennent avec insistance d'une page à l'autre, soulignant que c'est pour et par la poésie que l'auteur trouve l'équilibre dans la vie :

J'ai choisi  
Ma vie  
Dans la mémoire  
Du poème  
Dire le poème  
Et être un homme

Mais le plaisir de l'artiste qui joue avec le matériau, du poète qui se fond dans les mots ne donne pas créance à l'art pour l'art. Au contraire!

Bouelet trouve dans et par les mots le moyen approprié pour livrer ses sentiments sur différents sujets.

Comme nombre de poètes avant lui, il regarde la femme comme l'image visible du concept du Beau ; elle est essentiellement la partenaire dont la douce, fraîche et tendre présence rassure le poète au sujet de sa propre personnalité virile. Que cette femme soit comparée à une fleur ou à une colombe n'est pas un artifice nouveau depuis le *Cantique des cantiques* de Salomon. Mais l'originalité ici est que la femme-fleur ou plutôt la fleur-femme – parce qu' « Elle était une fleur avant / Que d'être femme » – garde sa beauté qui résiste à l'épreuve du temps :

Lorsque fatiguées les fleurs  
Se fanaient  
Elle restait telle

Une beauté éternelle en somme. Si l'on mentionne l'imaginaire collectif dans lequel l'auteur puise son inspiration, on comprend vite que le sujet sur la femme n'est pas une simple fiction littéraire – bien que les poèmes XLV et XLVI, les plus consacrés à ce sujet soient narratifs.

En effet, Bouelet est originaire de Kribi, ville du sud-Cameroun baignée par l'Océan atlantique, où l'on connaît mieux la mer que la terre. Des femmes citoyennes de l'univers marin seraient des êtres fantastiques qui gardent toujours leur beauté alors que celle des femmes ordinaires perdent de leur éclat. Le poète l'invoque :

Colombe de ma côte  
Sabonneuse  
Racine de mon eau salée  
Djengu de mon sable fidèle  
Elle était ma fée  
Je la nommai LOLLA

Le temps verbal indique que de telles amours peuvent prendre fin ; rien d'étonnant dans ce bas monde où tout passe ! Reste alors dans le cœur du poète le désir de pureté et d'éternité qu'on peut percevoir dans le texte à travers l'isotopie de la mer : vagues, mer, flot, rochers, baleine, pirogue, etc. Désir d'être pur comme la mer qui se débarrasse de toutes les impuretés, désir de se fondre dans l'immensité des eaux salées, désir enfin d'une enfance éternelle, le poète ne partage pas moins avec l'homme de tous les jours, les maux du quotidien. L'angoisse d'être homme, les ravages de la guerre et de la misère, la solitude dans une société livrée à l'individualisme et où même les valeurs familiales sont méprisées ; tout ce tableau négatif de la condition humaine inspire au poète une attitude philosophique : « Le vrai du vrai [...] c'est d'apprendre à être au-dessus de l'être ». Mais s'il y a justement quelque chose au-dessus de l'être humain, c'est bien Dieu, Créateur de l'homme et solution aux problèmes de l'homme. Le poète le sait très bien et, comme quelqu'un à qui l'humanité a fermé toutes les portes, il conjure la mort et supplie Dieu d'alléger les souffrances humaines sur cette « terre-cellule ».

Rémy-Sylvestre Bouelet offre à découvrir dans *Au-delà de l'oubli* un auteur qui ne dissocie pas musique et poésie. Le rythme des vers – plusieurs fois formés d'un seul mot – est tantôt trépidant, tantôt langoureux ; les variations des vagues de la mer sous l'influence de différents vents y sont peut-être pour quelque chose dans ce choix.

Ainsi le recueil se compose de 73 poèmes sans titre, comme si l'auteur refusait de donner aux épanchements de son âme, quelque allure de rationalité. Et que peut-on trouver au-delà de l'oubli, sinon l'« immense » mémoire de l'homme que le poète regarde comme un champ « parfumé de souvenirs immortels ». Si l'oubli est le refus de se souvenir, l'auteur, lui, remonte à l'enfance comme à l'âge privilégié de la poésie qui se vit hors des mots. Et quand, à l'âge adulte on devient « Maître de sa mémoire, des opérations de son esprit », on donne aux mots pouvoir de dire ce qu'on aura vécu ; et la poésie commence alors quand le cœur se rappelle ce que l'âme sensible veut graver dans la mémoire des êtres et des choses.

**Rolland D. Mpamé**

*Lycée de Bayangam, Cameroun*

**Jean Orizet.** *Anthologie de la poésie française.* Larousse, 2007.

**I**l faut absolument saluer cet important volume qui met à la portée de tous (pour seulement 22 €) l'ensemble de la poésie de langue française. L'objectif de Jean Orizet est à la fois simple et ambitieux : (re)donner à lire la poésie et sa langue. Il ne s'agit pas que de regrouper les poètes de mille ans, ce qui est déjà un défi énorme : il indique ses choix, ses orientations et ses analyses. Car le plus remarquable, ici, est que chaque période est présentée avec un souci de replacer l'histoire de la poésie dans son contexte historique. Hauteur de vue qui permet une réelle mise en perspective et une meilleure lecture. Les périodes, avoue-t-il, ne sont pas très académiques dans leurs découpages chronologiques qu'il propose, mais le lecteur s'y retrouve très bien, les grands titres, (Moyen-Âge, baroque, classique, romantiques, etc.) ayant été conservés. C'est ainsi que Jean Orizet n'hésite pas à faire se chevaucher certains chapitres parce qu'« une époque peut voir se côtoyer des esthétiques différentes, voire opposées ». Attachons-nous à notre période contemporaine, car là est la véritable nouveauté de cette anthologie. Deux cents pages sont consacrées à la poésie française contemporaine, auxquelles s'ajoutent les autres deux cents pages de la poésie de langue française dans le monde ; ce qui représente près de la moitié de l'ouvrage pour l'époque contemporaine. C'est un choix et un exploit. Notons l'essai de classification de la poésie de cette période en philosophique, cosmique, mystique, onirique et fantastique, réaliste, les poètes du corps douloureux, ceux de l'élégie, du minimum de l'humour et enfin de la fraternité. Les catégories sont encore trop nombreuses, sans doute, mais c'est une démarche courageuse et intéressante.

Sans doute tel ou tel pourra se récrier qu'il ne figure pas dans ce beau travail, ou que des morts illustres (nous pensons à Audiberti) soient oubliés ; mais ne boudons pas notre plaisir et remercions l'auteur pour cette anthologie qui deviendra rapidement un outil de référence pour l'époque contemporaine. Alors il suffit de lire sans compter les poètes et leurs textes, la notice bio-bibliographique, succincte mais dense, étant rejetée à la fin du volume, par ordre alphabétique. L'ensemble de l'ouvrage est bien présenté, suffisamment aéré, malgré l'épaisseur du volume (mot bien approprié ici). Jean Orizet propose en même temps sa définition du poète qu'il est lui-même : « Le poète est toujours en avance sur son temps, mais il en dit aussi la mémoire à se contemporains oublieux ; il est rêveur d'éternité ».

**Bernard Fournier**  
*Paris*

Hédi Bouraoui. *Puglia à bras ouverts*. Toronto : Ed. CMC, 2007, 120 p.

**M**ais quel est donc cet arbre à forme humaine qui semble marcher d'un pas décidé vers l'Ouest? Homme ou femme, peu importe. Le mot *zitouna*, en arabe, ne désigne-t-il pas à la fois l'olive et l'olivier? Tout un symbole pour illustrer la couverture du dernier livre d'Hédi Bouraoui, *Puglia à bras ouverts*, un court récit de voyage romancé en Italie, plus précisément dans la région des Pouilles. Le nom français, à la connotation chargée de misérabilisme, aurait sans doute terni le charme qui émane de cette région, tant par sa situation géographique – le talon de la botte italienne baigné par les Mers Adriatique et Ionnienne – que par son appartenance à un pays européen prestigieux.

Cinq chapitres seulement le composent. Les quatre premiers ont trait à la visite en Puglia de Samy Ben Meddah, émigré au Canada, qui revient régulièrement retrouver ses amis pugliesi. Le cinquième retrace en parallèle la vie des émigrés italiens à Toronto, la ville la plus cosmopolite du monde, dans « la petite Italie », cette communauté vivante qui anime de sa culture et de sa faconde méditerranéennes une cité moderne à l'américaine. Samy s'est attaché à y retrouver « la petite Puglia ». Il apparaît ainsi comme un trait d'union entre l'ancien et le nouveau monde qui apporte la bonne parole à l'un comme à l'autre et l'exemple d'une émigration/immigration réussies. Les chapitres intérieurs emmènent le lecteur à la découverte des richesses, tant géographiques que culturelles, que recèlent les villes et les campagnes apuliennes. C'est dans leur symbolique que puise ce griot moderne pour nourrir sa réflexion post-coloniale, fortifier sa philosophie forgée dans son expérience du voyage et les transmettre par l'oralité à qui veut bien les entendre.

*Puglia à bras ouverts*, *Puglia accueillante*, oui mais... pour qui? Certainement pas pour les *boat people* albanais qui s'échouent sur ses côtes et qu'on doit renvoyer d'où ils viennent. Entre Samy ben Meddah, exemple parfait d'une intégration réussie, et ces malheureux, poussés par la misère, le phénomène migratoire passe par toutes sortes de variantes. Le récit d'Hédi Bouraoui célèbre la *dolce vita* à l'italienne, histoire sans doute d'atténuer le drame dont il est saupoudré. Entre le charme des oliveraies, la beauté des paysages, la richesse de l'histoire, le plaisir des rencontres, se glisse le douloureux problème de l'immigration moderne des pays africains en Europe. Immigration aux cent visages, celle d'Ahmadou le clandestin, de Abdelhak le régulier – toutes deux des échecs – ou au contraire de Nick le pugliesi canadien, et de Samy lui-même dans leur côté positif. *Puglia à bras ouverts*, malgré son nombre limité de pages, contient en soi une problématique actuelle et universelle. Il faut du courage pour s'attaquer au difficile phénomène de l'émigration, démystifier le rêve et oser dire que le

candidat qui désire quitter son pays, s'il a des droits, a aussi des devoirs. En autre, celui de s'adapter aux us et coutumes du pays hôte, les respecter, tout en veillant à sauvegarder ses propres valeurs culturelles. Tout un programme auquel les accueillants, eux aussi, devraient avoir à cœur d'apporter leur aide. À méditer...

**Claudette Broucq**  
*Rennes, France*



ÜZEYİR ÇAYCI

**Marianne Auricoste.** *Guillevic, les noces du goéland ou l'épopée du quotidien.* Paris : l'Harmattan, 2007. 177 p.

**M**arianne Auricoste fut la compagne du poète pendant une quinzaine d'années, une époque marquée par de grands poèmes, parmi lesquels *Ville* (1969), dédié à Marianne. Cette liaison contre courant – lui approche les soixante ans; elle en a à peine vingt-deux – remplit Guillevic d'une nouvelle vigueur vitale et créatrice : « Tu avais rajeuni, tu étais plein d'allant, d'optimisme ». (27) Les voiles gonflés, il s'élance plein cœur dans les événements de mai 1968 et il fait figure de proue dans le rassemblement des poètes et la fondation de l'Union des Écrivains (39). Sa poésie retrouve, sinon la forme, le timbre, la teneur et la vision intemporelle des grands recueils tels *Gagner*, *Terre à bonheur* et *Carnac*. Sa voix de poète franchit les frontières nationales et, tout en restant ancrée à ses images familières, telles la mer et la plaine, l'arbre et la fleur, s'affermir globale, humaine et terrestre, que ce soit à Struga dans le grand festival de la poésie (46-47), ou à Budapest, chez son ami poète Georges Somlyo (63-64). *Les noces du goéland* est un témoignage inestimable de cette période fertile. C'est aussi un beau texte, un magnifique nocturne, lyrique et solennel, ponctué de silences comme la respiration de la mer. Pendant un séjour au Finistère, dans l'Avent de Noël, Marianne Auricoste enchaîne un long monologue adressé au poète, une effusion, parfois déferlement, de passions et de pensées, de souvenirs et de cogitations, tout ce qu'elle aurait voulu lui dire avant sa mort, ce qui lui fut injustement interdit. « Je me parle. Je nous parle. J'écris pour toi, pour nous, pour eux, tous ceux qui t'aiment, que tu accompagnes. » (169)

Marianne Auricoste nous fait entrer dans l'intimité du poète : son sourire, ses « chagrins de gamin mal aimé » (19) sa tendresse, son charme de conteur (119), son plaisir à jardiner, son obsession de l'ordre et de la ponctualité, mais aussi ses rancunes, ses envolées orageuses (73) et ses silences clos, obstinés. Nous le voyons paternel et généreux avec la femme, fidèle avec les amis et collègues – Aragon, Tardieu, Follain, etc. – ?, grégaire et charmant dans les assemblées, modeste dans ses accomplissements, ironique et intransigeant devant les misères et les injustices. Elle fait ressortir aussi les grandes valeurs de son éthique : transparence (« tu détestais l'obscurantisme », 21) persévérance, responsabilité (166) et espoir. De son œuvre, elle en relève, avec finesse et perspicacité, sa rigueur, son caractère « élémentaire », sa sacralisation du terrestre, et sa prédilection du quotidien.

Sa mémoire oscille du présent au passé pour citer et commenter les grandes œuvres, évoquer les paysages de leurs amours, les hauts et les bas d'une vie en commun, les aventures en poésie et en action. Le lecteur en sort

avec la connaissance que Vivre pour Guillevic n'était pas seulement vivre en poésie mais embrasser tous les aspects de l'existence et surtout jouir pleinement du quotidien. Ce va-et-vient de la mémoire ne s'aventure pas dans l'époque qui suit la sienne, celle d'une autre femme. Elle préfère se taire à ce sujet. Cependant, elle se réserve le droit de parole sur le jour des funérailles du poète pour exprimer sa douleur et le scandale qu'elle éprouve devant cette cérémonie qui déshumanise le poète. C'est le moment le plus poignant, le plus émouvant. Le texte épouse sa colère maîtrisée, celle de la femme offensée, celle de la fidélité trahie, tout en épousant le pathos de la messe funèbre. (125-128)

Enfin, de grand intérêt est la référence de Marianne Auricoste aux lettres que Guillevic lui adressait de près et de loin. (57) Comme la poésie, la correspondance était aussi une de ses activités quotidiennes. C'est encore un indice que l'œuvre de Guillevic est loin d'être toute connue et que de belles surprises nous attendent dans l'avenir.

**Sergio Villani**  
*Université York*